

NOTES

POUR SERVIR

A

L'HISTOIRE DE L'INSURRECTION

DANS LE SUD

DE LA PROVINCE D'ALGER

DE 1864 A 1869



SECONDE PARTIE

(Suite. — Voir les nos 136, 137, 138, 139, 140, 141 et 142)

VII

Sid El-Ala gagne à sa cause les tribus des Hauts-Plateaux de l'Ouest, et menace le Tell du cercle de Dhaïa. — La colonne Jolivet se réorganise, et se porte à Titenyahia pour fermer ce débouché du Tell aux rebelles. — Rencontre du général Jolivet et des contingents de Sid El-Ala, en retour de la pointe de ce dernier sur Sidi-Ali-ben-Youb. — Combat de Titenyahia. — Sid El-Ala replonge dans le Sud. — La colonne Jolivet se porte dans la direction de Sidi-Ali-ben-Youb. — Rentrée de cette colonne à Sâida. — Évacuation de la redoute d'El-Kheidher. — Le général Deligny opère dans le cercle de Géryville. — La colonne Jusuf se dirige sur Tadzmit, où la présence du marabouth lui a été signalée. — Fausses démonstrations de la part des rebelles. — Premières demandes d'aman. — Les populations rebelles sont successivement chassées des eaux et des pâturages de la vallée de

Revue africaine, 24^e année. N° 143 (SEPTEMBRE 1880). 21

Pouad Mzi. — Les tribus rebelles de Boghar font des propositions de soumission. — Désagrégation des forces du marabout. — Le calme se refait dans les provinces de Constantine et d'Alger. — La colonne Jusuf se porte sur Laghouath pour s'y ravitailler. — Coup de main sur les Oulad Sidi-Aïça-el-Adeb. — Situation politique des trois provinces à la fin d'octobre 1864.

Nous avons laissé Sid El-Ala se dirigeant dans l'Ouest, le 1^{er} octobre, à la suite de la malheureuse affaire des puits d'El-Beïdha. D'un autre côté, la colonne Jolivet était rentrée, le 3, à Saïda pour s'y refaire et s'y reconstituer. Mais elle y était à peine depuis quelques jours, que l'on apprenait que le lieutenant et le conseil du jeune marabout Mohammed-ould-Hamza, enflé de son dernier succès, avait achevé de gagner à sa cause les populations encore indécises des Hauts-Plateaux de l'Ouest, et qu'il menaçait le Tell de Dhaïa avec des forces importantes et dont l'exagération décuplait encore le nombre.

Le Tell d'Oran pouvait évidemment se considérer comme menacé du jour où Sid El-Ala avait fait son apparition au nord du Chotth Ech-Chergui, et surtout après la désastreuse affaire d'Aïn-el-Beïdha, et il était présumable qu'il ne manquerait pas d'exploiter son succès et qu'il ne s'en tiendrait pas là. Il était donc urgent de faire exécuter sans retard aux colonnes campées à proximité des postes de la ligne de ceinture du Tell un mouvement d'appui vers l'ouest, afin de couvrir les débouchés de la Mekerra qui donnent accès dans le Tell de Dhaïa, et qu'on avait négligé de faire garder par des forces régulières. On avait compté, nous le voulons bien, sur la tribu des Beni-Mathar, qui, jusque-là, nous était restée fidèle; mais en admettant même que cette importante fraction résistât aux tentatives de séduction de Sid El-Ala, — ce qui était plus que douteux après l'affaire du 30 septembre, — elle eût été impuissante, n'étant point soutenue à proximité par une colonne française, à barrer le passage aux goums de Sid El-Ala.

Des ordres de mouvement avaient donc été donnés, dès les premiers jours d'octobre, aux colonnes de l'Est de la province d'Oran; elles devaient obliquer à droite pour aller combler le

vide que laisserait la colonne Jolivet, ou de Saïda, lorsqu'elle se serait portée sur la trouée de Dhaïa. Mais cette colonne, si terriblement éprouvée, avait besoin de se refaire et de reprendre un peu de son aplomb. Il fallait qu'elle reconstituât son matériel, du moins en effets et objets de première nécessité. Nous nous rappelons qu'elle avait fait l'expédition d'El-Beïdha en colonne légère, et que ses sacs étaient restés dans la redoute d'El-Kheïdher, sous la garde d'un bataillon du 17^e d'infanterie et des malingres de la colonne, forces qui étaient restées sous les ordres du commandant Bressoles, du 10^e de Chasseurs à pied.

La colonne Jolivet ne fut donc prête à se mettre en route que le 7 octobre. Elle se composait du 10^e bataillon de Chasseurs à pied, d'un bataillon de marche du 17^e d'infanterie, de deux escadrons du 11^e de Chasseurs à cheval, d'une section d'artillerie, et de quelques cavaliers des Djâfra. Elle se porta vers l'ouest, en longeant, au sud, la route de ceinture du Tell; elle atteignait, le 10, le bivouac de Titenyahia, et dressait ses tentes sur l'ouad Es-Sabah, l'une des têtes de l'ouad Mekerra, à l'entrée du Tell, et dans le voisinage des premières croupes boisées.

Le lendemain 11, elle venait de lever son camp, et elle avait pris sa direction vers le nord, lorsque, tout-à-coup, elle est assaillie par de nombreux cavaliers qui remontaient le cours de la Mekerra dans le but évident de regagner le Sud.

Le général Jolivet prit sur-le-champ ses dispositions pour se défendre contre cet ennemi qui lui tombait de nouveau sur les bras, et dont il ignorait absolument la proximité. Il sut bientôt qu'il avait affaire aux goums de Sid El-Ala, lesquels étaient en retour de la pointe audacieuse qu'ils avaient poussée jusqu'à Sidi-Ali-ben-Youb, village européen situé sur la Mekerra, et à six lieues au sud de la ville de Sidi-Bel-Abbas. Malgré la disproportion des forces qu'il avait à opposer à celles des insurgés, le général Jolivet, heureux de trouver l'occasion de prendre la revanche de son insuccès d'El-Beïdha, attaqua, à son tour, Sid El-Ala avec une ardeur et une vigueur extrêmes : le 10^e bataillon de Chasseurs à pied et le bataillon du 17^e d'infanterie, sous les ordres du colonel de Colomb, firent payer cher aux rebelles les pertes qu'ils leur avaient fait subir dans cette fatale journée du

30 septembre. Après avoir mis en fuite les contingents du marabout, notre infanterie s'accrocha comme le feu grégeois aux fantassins ennemis, plus faciles à joindre que les cavaliers, et leur fit subir des pertes très sérieuses.

Après un brillant combat, qui n'avait pas duré moins de deux heures, les contingents de Sid El-Ala, estimés à 2,000 cavaliers, et à 1,000 ou 1,200 fantassins à dos de chameaux, furent rejetés définitivement dans le Sud, abandonnant de nombreux cadavres sur le champ de la lutte.

Nos pertes se réduisaient à 1 tué et à 17 blessés.

Le colonel de Colomb est cité par le général Jolivet, — qui s'était montré très habile et très vigoureux dans cette affaire, — comme ayant particulièrement contribué au succès de la journée.

La colonne, qui — on ne sait trop pourquoi — avait repris sa marche vers le nord, alla bivouaquer à El-Açaïba. Sid El-Ala s'était mis en retraite dans la direction du Djebel El-Beguir.

Nous avons dit plus haut que les contingents de Sid El-Ala étaient en retour de leur incursion sur l'ouad Mekerra quand ils donnèrent dans la colonne Jolivet. Voici ce qui s'était passé : sollicité par les Belar', les Beni-Mathar et les autres tribus des Ahi Angad-ech-Cheraga, Sid El-Ala n'hésita pas à répondre à leur appel et à tenter une opération qui ne manquait pas d'audace, mais qu'en définitive, notre négligence lui rendait facile et peu périlleuse. Longeant l'ouad Mekerra, qu'il avait pris à sa source, il lui avait été possible, en l'absence de toute colonne française à proximité, de descendre ce cours d'eau, avec ses contingents et ses nouveaux adhérents, jusqu'à Sidi-Ali-ben-Youb, centre européen, situé, nous l'avons dit, à six lieues au sud de la ville de Sidi-Bel-Abbas. Après avoir pillé, dévasté et incendié tout à son aise, et avec le concours des gens du pays, ce malheureux village, Sid El-Ala remonta, chargé de butin, le cours de la Mekerra, et c'est au retour de cette expédition qu'il rencontra, près de Titenyahia, la colonne Jolivet, qui lui livra le combat dont nous avons parlé plus haut.

La dévastation et l'incendie de Sidi-Ali-ben-Youb présentaient d'autant moins de difficultés à l'ennemi, que ce village était ou-

vert ; il n'avait pu avoir raison du caravansérail, défendu d'abord par ses murailles, et par quelques soldats et la population du village, qui y avait cherché un refuge. Six colons, qui refusèrent de se retirer dans cet établissement, payèrent de leur tête leur excès de confiance ou leur entêtement.

Cette incursion si imprévue de Sid El-Ala avait répandu la terreur dans toute la subdivision de Sidi-Bel-Abbas, surtout dans les villages européens de cette zone, que ne défend même point contre les voleurs la moindre enceinte ou le retranchement le plus élémentaire.

Nous dirons, à ce propos, que c'est encore là une de nos erreurs que celle des villages ouverts en Algérie ; c'est la conséquence de notre sotte et incorrigible confiance dans les populations arabes ou kabiles, au milieu desquelles est noyé l'élément européen. « A quoi bon nous renfermer entre quatre murs dans lesquels nous étoufferons ? entendons-nous répéter souvent en temps de paix. Nous ne craignons pas les indigènes ; et puis, d'ailleurs, ne sont-ils pas définitivement soumis ?... Donc, il ne peut plus y avoir d'insurrection... Du reste, s'ils avaient jamais la témérité de nous attaquer, ils sauraient bien vite à qui ils ont affaire... »

Tout cela est bel et bon ; mais qu'un jour les indigènes deviennent insolents, — c'est là l'indice d'une insurrection à l'état latent, d'une révolte qui n'est encore que dans les esprits, — oh ! alors, si les matamores dont nous parlons viennent à rencontrer sur leur route un pédiculeux à l'air quelque peu menaçant, il n'y a pas de « *Toi, Sidi, bono !* » qu'on ne lui prodigue ; tout le répertoire *sabir* des amabilités européennes y passera, et l'on bourre de poignées de mains et de tapes amicales sur l'épaule, le Bédouin qu'en temps calme ou ordinaire on bourrait de coups de pied dans le derrière, et qu'on injurait de la façon la plus grossière. Puis l'insurrection éclate ; les villages ouverts sont attaqués soudainement, et sans qu'on ait pu prendre la moindre mesure de défense, sans qu'on ait le moindre réduit pour abriter les vieillards, les femmes et les enfants ; alors commence l'égorgeement, qui est suivi de près par le pillage, la dévastation, l'incendie. Quand tout est fini, et lorsque l'insurrec-

tion a été réprimée, on jure qu'on ne s'y laissera plus prendre ; on ne parle plus alors que de fortifications, d'enceintes bastionnées ; chaque colon veut transformer sa maison en un fort inexpugnable ; on va se mettre à la besogne sans retard, parce qu'en définitive, se répète-t-on, on ne sait pas ce qui peut arriver, et qu'on est payé pour n'avoir en ces gueux d'Arabes qu'une confiance médiocre et très limitée. On est plein d'ardeur ; mais cet enthousiasme est bientôt soumis à l'action d'un réfrigérant avec lequel on n'avait pas compté, la question d'argent. Il faut attendre ; car il est de toute nécessité que les choses se fassent régulièrement, administrativement, et cela demande beaucoup, énormément de papier. On ne peut rien faire d'ailleurs sans que les fonds soient votés, et il est probable qu'en présence de l'indigence de la caisse destinée à recevoir les fonds à affecter aux travaux de colonisation, on y regardera à deux fois avant de s'engager dans une pareille dépense. L'affaire traîne indéfiniment ; elle entre dans la période de sommeil, et l'on se rendort sur l'oreiller de la sécurité jusqu'à ce qu'un nouveau massacre vienne remettre la question sur le tapis, laquelle passe exactement par les mêmes phases qu'elle avait traversées la première fois. Et tout porte à croire que, de longtemps encore, on ne se départira de cette méthode si française d'atermoiement et de temporisation, laquelle donne de si consolants résultats.

Il est incontestable que, lancé comme il l'était, Sid El-Ala pouvait se porter, en descendant la vallée de la Mekerra, dans la riche et plantureuse plaine du Sig, et la ravager aussi facilement qu'il l'avait fait du pays qui est au sud de Sidi-Bel-Abbas. L'effroi qu'il avait répandu sur son passage, la panique qui en avait été la conséquence, aussi bien parmi les indigènes que chez les Européens, lui laissaient toute liberté de manœuvre, ainsi que cela se passe d'ailleurs dans toutes les affaires de surprise. Sans doute, il n'aurait pas fallu que Sid El-Ala s'attardât dans ce pays si mouvementé et si peuplé du Tell, et qu'il laissât aux populations le temps de se remettre et de se reconnaître ; mais néanmoins, en parcourant comme une trombe de feu les régions envahies, il pouvait faire beaucoup de mal.

Il est fort heureux pour nous que ces marabouths n'aient jamais

été vigoureux qu'à demi, par à-coups, et puis ces Oulad-Sidi-Ech-Chikh ne connaissent pas le Tell, et, comme nous l'avons dit plus haut, les Sahriens le redoutent à l'excès. Ces régions montagneuses qui, à chaque pas, peuvent cacher un piège, une embûche, ne leur disent rien qui vaille. On n'y voit pas à deux pas devant soi ; on est emprisonné entre les flancs de ces hautes montagnes, qui se dressent soudainement autour de vous comme les murailles d'un cachot ; on y étouffe ; on n'y voit le ciel, au-dessus de sa tête, que par des échappées, par lambeaux. A chaque instant, c'est un obstacle, une barrière, — roches ou rivière ; — on s'y perd. Sans doute, quand les gens du pays sont à vous, quand les débouchés sont laissés tout grands ouverts, quand votre retraite est assurée, quand on sait que les lourdes colonnes *roumiennes* sont à deux ou trois journées de marche, on peut risquer l'aventure ; mais c'est bon pour une fois.

Dans l'affaire qui nous occupe, il est vraisemblable que les Beni-Mathar, qui tenaient les clefs de la vallée de la Mekerra, et que les Oulad-Balar', qui étaient les maîtres de la partie supérieure de ce cours d'eau, étaient acquis à Sid El-Ala, et qu'ils n'attendaient que son apparition aux portes du pays pour lui en faciliter l'entrée. S'il en eût été autrement, jamais ce chef rebelle, quelque audacieux qu'il pût être, n'eût franchi les défilés de Titenyahia ; car les Arabes ne sont point des gens de combinaisons bien compliquées ; ils ne voient pas bien loin devant eux ; ils n'ont aucune suite, aucune constance dans les idées. Ce sont les gens du coup de temps, de l'occasion ; ils la saisissent souvent quand elle passe à leur portée ; mais ils sont incapables de la prévoir, et surtout de la faire naître.

Quoiqu'il en soit, dans cette incursion de Sid El-Ala, coup de main qui eût suffi pour illustrer un général français, on est obligé de reconnaître à ce chef des rebelles une certaine valeur militaire, un instinct de la guerre peu commun et une rare habileté à profiter de nos fautes ; on admettra sans conteste qu'il n'était point sans qualités guerrières, surtout si l'on tient compte de cette considération que son opération, à lui, l'homme des grands espaces, avait les gorges du Tell pour théâtre. On ne

peut nier que cet homme de quarante-cinq ans, dans toute la force de l'âge, n'eût ce qu'il faut pour réussir, surtout comme entraîneur d'hommes : vigueur physique, grand courage personnel, du coup d'œil, de l'audace et de la résolution. Nous ajouterons que ces qualités étaient soutenues et alimentées, chez cet ardent marabout, chez ce descendant de l'illustre et saint cherif Sidi Ech-Chikh, par un fanatisme n'admettant aucun compromis, et par une ambition sans bornes. C'est lui qui, intéodé au vieux parti religieux de la Zaouïa, lequel nous a toujours été hostile, a vraisemblablement fait empoisonner son neveu, le bach-agma Sid Abou-Beker-ould-Hamza, qui nous était tout dévoué, et qu'il désespérait d'entraîner dans un mouvement insurrectionnel. Débarrassé de cet obstacle à ses vues, Sid El-Ala eut meilleur marché du frère et successeur de sa victime, Sid Sliman-ould-Hamza (1), espèce de sanglier têtu, fanatique et violent, entièrement entre les mains des Abid (2) Sidi Ech-Chikh, et parfaitement préparé à la rébellion. Aussi ce dernier n'avait-il pas tardé, cédant aux conseils de son oncle, à lever l'étendard de la révolte.

Mais les qualités d'homme de guerre de Sid El-Ala étaient mitigées, nous le répétons, par une grande étroitesse d'esprit et par une incapacité notoire de combiner, de préparer des opérations de quelque suite et d'une certaine durée. Il profitait de toutes les chances sans jamais les avoir provoquées. Ainsi,

(1) Nous nous rappelons que le bach-agma Sid Sliman-ould-Hamza fut tué, le 8 avril 1864, à l'affaire d'Aouïnet-bou-Beker, où l'infanterie de la petite colonne Beauprêtre fut entièrement détruite.

(2) L'illustre Sidi Ech-Chikh, qui vivait au XVII^e siècle de notre ère, avait fondé une Zaouïa à El-Abiodh, et cet établissement religieux avait pris de suite une grande importance. Craignant sans doute que ses enfants, dans lesquels il n'avait qu'une médiocre confiance, n'en détournassent les revenus à leur profit, au lieu de les employer en œuvres pieuses et en aumônes, il en donna l'administration à des esclaves nègres (*Abid*) qu'il affranchit. Les revenus de cette Zaouïa, qui est fort riche, bien que les descendants de ces Nègres consacrent à toute autre chose qu'à des œuvres pies ou charitables les offrandes des serviteurs religieux du saint et vénéré marabout, étaient encore, il y a quelques années, de 70 à 80,000 fr.

dans cette affaire de Sidi-Ali-ben-Youb, il eût pu, avec un but plus élevé que celui de détruire et de faire la guerre au butin, gagner à sa cause — ce qui n'était pas difficile — toutes les tribus telliennes dont il traversait le territoire, et soulever sur son passage les populations indigènes, lesquelles sont toujours prêtes à secouer notre joug et à suivre un cherif, quel qu'il soit, et sans lui demander la preuve de son authenticité. Eh bien ! au lieu de poursuivre la conquête des tribus telliennes en les jetant sur la colonie, Sid El Ala laisse ses contingents — nous n'ignorons pas qu'il ne lui était pas toujours facile de tenir son monde — razer les populations indigènes dont il lui était si aisé de se faire des alliés. Fort heureusement cette pensée ne lui vint pas ; car il eût pu faire beaucoup de mal aux colons européens, lesquels n'étaient nullement préparés à recevoir l'attaque d'un ennemi qu'on croyait bien loin dans le Sud, et dont on n'avait d'ailleurs qu'une très vague idée. Du reste, nous le répétons, Sid El-Ala redoutait le Tell qui, pour lui et pour ses goums sahariens, était l'inconnu, et il avait hâte de retrouver les grands espaces et la liberté de ses mouvements.

Mais il s'agissait de rassurer les populations européennes et indigènes de la vallée de la Mekerra ; on crut ne pouvoir mieux le faire qu'en leur montrant des troupes françaises. C'était un peu tard ; mais c'est là la seule façon raisonnable d'expliquer le mouvement de la colonne Jolivet vers le nord. Ce général se porte donc sur Sidi-Ali-ben-Youb en longeant les ouad Merioua et Tefellis, lesquels ne prennent le nom de Mekerra qu'à hauteur du gué de Bou-Khenifis. Une autre colonne, aux ordres du général Lacretelle, arrivait également bientôt sur ce point, et continuait sa marche dans la direction de Ras-el-Ma en remontant la vallée jusqu'aux sources de la Mekerra. Après avoir séjourné le 14 octobre sur les ruines de Sidi-Ali-ben-Youb, la colonne Jolivet se dirigeait sur Dhaïa, où elle arrivait le 16, et se rencontrait avec la colonne de cavalerie du général Legrand, laquelle était forte de dix à douze escadrons. Le 17, le général Jolivet reprenait la direction de Sâïda, qu'il gagnait par la route de ceinture du Tell, et où elle rentrait le 20.

La colonne Legrand avait quitté Dhaïa en même temps que le

général Jolivet : sa mission était de faire l'évacuation de la redoute d'El-Kheidher, sur le Chotth-ech-Chergui, où — nous nous le rappelons — ce dernier général avait laissé, le 29 septembre, sous les ordres du commandant Bressoles, un bataillon du 17^e de ligne, les malingres de la colonne, les sacs de son infanterie et des approvisionnements. Cette évacuation s'était faite sans coup férir, et la colonne Legrand arrivait à Sâida le 21 octobre.

Quant à Sid El-Ala, il était allé camper, chargé de butin, d'abord à Beguira, disait-on, puis ensuite à Aïn-Tagouraïa, au sud-est de Dhaïa, où il avait fait enlever, par un de ses goums, quelques troupeaux des Djâfra laissés imprudemment sur les Hauts-Plateaux. Appuyés par la colonne Péchot, qui était venue boucher la trouée de Sâida après le départ de la colonne Jolivet pour l'ouest, les Djâfra avaient pu reprendre, après un combat assez vif, une partie des troupeaux qui leur avaient été enlevés. Après avoir fait conduire en lieu de sûreté le produit de ses razias dans le Nord, Sid El-Ala allait camper sur les puits d'El-Hammam, dans le sud de Dhaïa, puis, de là, à Sidi-Khelifa, sur la rive nord du Chotth. Mais le besoin de se ravitailler avait obligé le général Deligny, en opérations du côté de Stiten, à revenir sur le poste de Géryville ; il apprenait en y arrivant que Sid El-Ala avait campé, le 20 octobre, à Sidi-Khelifa et qu'il y avait passé la nuit. Le commandant de la province d'Oran se portait dans cette direction par une marche de nuit qu'il opérait du 21 au 22 ; mais ayant appris, en route, par ses coureurs, que les tentes de Sid El-Ala, réunies à celles des Oulad-Sidi-Ech-Chikh, se trouvaient dans les environs de Brizina, il avait pensé avec raison que le chef des rebelles serait frappé bien plus sensiblement si nous parvenions à surprendre ces tentes, et il s'était hâté de prescrire au général Martineau de se porter sur ce point. Quant à lui, il avait renoncé à l'opération on ne peut plus incertaine d'atteindre ce lieutenant du marabouth.

Quoi qu'il en soit, ayant appris que le général Deligny marchait dans sa direction, Sid El-Ala qui, sans doute, ne se souciait pas de le rencontrer, s'était empressé de se rejeter dans le sud-ouest.

Nous avons dit plus haut que le général commandant la province d'Oran s'était porté dans le Sud vers les premiers jours de septembre, et que, le 5 de ce mois, il était à Aïn-Medriça, d'où il avait poussé sur Aïn-el-Guethifa, à la pointe est du Chotth-ech-Chergui, une reconnaissance de 200 chevaux pour protéger la route par laquelle revenait l'agha de Frenda, avec les prises qu'il avait faites sur les tribus insurgées qui se tenaient au sud du Djebel En-Nadhor, du cercle de Tiharet. Le général s'était porté ensuite dans les parages de Géryville pour y opérer contre les Makna : il y avait reçu la soumission des Ahl-Stiten, et le 10 octobre, une fraction des marabouts des Harar était venue lui demander l'aman.

L'extrême Sud de la province de Constantine était écumé par des bandes de Châanba et de Touareg qui cherchaient fortune dans ces parages. Le kaïd de Touggourt, Sid Ali-Bey, faisait connaître, à la date du 10 octobre, qu'il avait rencontré, combattu et repoussé un parti de ces pillards montés sur des mehari (dromadaires de selle). Il est inutile d'ajouter que la cause de la guerre sainte était absolument étrangère aux exploits de ces coupeurs de routes.

Mais revenons à la colonne Jusuf, que nous avons laissée à Djelfa, sur le point de se mettre en mouvement dans la direction de Tadzmit, où la présence du marabout lui avait été signalée.

L'intention du général Jusuf était d'agir directement contre le marabout, et la longue ligne qu'occupaient ses contingents entre Ksar-Charef et Tadzmit lui permettait de se diriger indifféremment sur l'un ou l'autre de ces points. Il avait d'abord fait choix de la première de ces directions, laquelle présentait cet avantage, en poussant le mouvement jusqu'à Znina, de tourner la position des rebelles, de leur couper la ligne des eaux et des pâturages du nord et de les rejeter soit dans le sud, soit dans l'ouest sur la colonne du commandant de la province d'Oran, que le général Jusuf supposait devoir opérer, à ce moment, à l'ouest du Djebel El-Eumour.

Mais, le 15 octobre, au moment du départ, après une nuit d'orage et de pluie à torrents, les montagnes boisées du Sen-el-

Leba, qui s'étendent de Djelfa jusques Charef, et dans lesquelles la route traverse un long et difficile défilé, ces montagnes, disons-nous, étaient enveloppées d'un épais brouillard qui ne permettait point de voir à deux pas devant soi, et le sol, détrempé par les eaux, était devenu glissant et d'un parcours impossible. Il est évident que le général ne pouvait, dans ces conditions et avec son énorme convoi, s'aventurer dans cette direction. Il dut donc y renoncer et prendre la route de Tadzmit, laquelle lui donnait la chance — assez problématique d'ailleurs — de séparer en deux tronçons les forces des rebelles.

C'est alors que va commencer cette série de marches et de contre-marches à la suite du marabouth, et dont le but est de lui enlever le boire et le manger en le dépostant successivement des lignes d'eaux et de pâturages, et de réduire à la misère, en ne leur laissant ni repos, ni trêve, les populations insurgées, dont les troupeaux, épuisés de fatigue et mal nourris, vont dépérir et se fondre en peu de jours.

Pour conserver son prestige aux yeux de ses crédules adhérents, le jeune marabouth — Sid El-Ala était encore dans l'Ouest, — faisait répandre le bruit que son intention était d'attaquer la colonne Jusuf, et que l'objet de sa manœuvre était de l'attirer sur un terrain à sa convenance, c'est-à-dire favorable à l'action de sa nombreuse cavalerie. Il espérait ainsi faire prendre patience à ses contingents, en attendant le coup décisif qui devait les débarrasser de la colonne.

Le général Jusuf se met en mouvement le 15 octobre, et va coucher sur l'ouad Es-Sedeur ; il campe le 16 à Youï, et le 17 à Tadzmit. Toutes les hauteurs environnantes sont couvertes des postes des rebelles. Leurs vedettes se profilent nettement et avec des proportions exagérées sur l'azur du ciel. La nuit se passe sans aucune démonstration de la part de l'ennemi. Le 18, la colonne continue sa marche dans le sud-ouest en suivant une direction parallèle à celle du Djebel El-Azreg. Elle dresse ses tentes sur un point sans eau nommé Bou-Mr'iref.

Le 19, quelques instants avant le départ de la colonne, une quinzaine de cavaliers des Rahman se présentent à la grand'

garde de la face qui est occupée par les Tirailleurs algériens, et demandent à être présentés au général pour solliciter, au nom de leur tribu, l'aman et le pardon.

La colonne se met en marche dans la direction de Tadjmout. Au moment où sa tête franchit le lit desséché d'un torrent, 3 ou 400 cavaliers restés sur l'autre rive pour protéger les derrières d'une émigration, cherchent à ralentir la marche de nos troupes. Deux compagnies du 12^e de Chasseurs à pied, portées en avant, les décident à prendre la fuite. De nombreux cavaliers surgissent bientôt de toutes parts, et amorcent une démonstration qui n'a d'autre but que de donner le temps aux populations rebelles qui étaient venues boire à Tadjmout avec leurs troupeaux, de mettre plus de distance entre elles et la colonne.

Pendant la grande halte, qui se fait à El-Oglat, les goums de l'ennemi viennent de nouveau, mais hors de portée, tirer sur la colonne. Le général fait porter ses tirailleurs en avant avec une section d'Artillerie. Son but est de prouver au marabout qu'il est prêt à accepter le combat, et qu'il attend son attaque. Sid Mohammed-ould-Hamza le savait bien; mais quelques mauvais esprits affectaient d'en douter dans la colonne. Voyant que le jeune marabout répond mal à cette invitation, le général lance en avant le goum du bach-aga Ben-Yahia, lequel essaie d'engager la lutte avec les rebelles, qui sont certainement en nombre; car ils ont déployé devant la colonne deux rideaux successifs de cavaliers dont l'effectif peut être estimé à 12 ou 1,500 chevaux. Mais dès qu'ils sentent nos goums à portée, ils se hâtent de disparaître.

Après avoir achevé sa grande halte, la colonne reprenait sa marche et sa direction.

Vers quatre heures du soir, la colonne arrivait à l'extrémité d'un plateau qui domine la vallée de l'ouad Mzi, et découvrait distinctement de ce point une immense émigration qui filait dans le sud-est. Nos troupes pouvaient se convaincre dès lors que la démonstration des goums rebelles n'avait eu d'autre but que de chercher à attirer hors de la protection de l'infanterie notre cavalerie régulière, et surtout de donner aux populations insurgées le temps de prendre du large et d'échapper à notre poursuite.

Or, comme nous n'avions aucun intérêt à les empêcher de s'enfoncer dans les régions arides et inclementes du Sahara, puisque cette situation devait nous les ramener plus tôt, il devenait tout-à-fait inutile de courir après elles, et de modifier une tactique qui nous permettait d'atteindre sans peine et sans efforts le résultat cherché. A six heures, la colonne s'arrêtait sur l'Aïn-el-Haouadjeb, à quatre kilomètres de Tadjmout, et y dressait ses tentes.

Le 20 octobre, la colonne descendait les dernières pentes du Djebel El-Azreg, laissant le ksar de Tadjmout sur sa droite. A une heure, elle arrivait sur les bords de l'ouad Mzi, que les pluies des jours précédents avaient considérablement grossi et rendu inguéable. Cette circonstance obligeait le général Jusuf à camper sur sa rive gauche. Les rebelles y étaient arrivés assez à temps la veille pour pouvoir en effectuer le passage. Deux ou trois cents cavaliers ennemis s'étaient embusqués sur la rive droite, couverts par d'épais bouquets de tamarix, pour défendre le passage de la rivière au cas où la colonne eût voulu le tenter. Ce jour-là, une compagnie de Zouaves et une compagnie de Chasseurs à pied, déployées dans des parties embroussaillées non submergées de l'ouad Mzi, fusillèrent les cavaliers insurgés et les délogent de leurs embuscades. Un groupe assez considérable de rebelles, qui assistaient de loin et en curieux à la lutte engagée entre les deux compagnies et les insoumis, furent désagréablement arrachés à l'intérêt de ce spectacle par un obus habilement envoyé, qui dispersa en un clin d'œil tous ceux de ces curieux qui n'avaient pas été atteints.

Vers six heures du soir, l'ennemi plaçait ses vedettes le long de la rive droite de l'ouad Mzi.

Cependant, la colonne avait déjà recueilli les fruits de l'habile tactique de son général : d'abord les insurgés n'avaient pu se retirer assez rapidement devant elle pour lui échapper, et la plupart des contingents de Boghar qui se trouvaient dans les parages de Charef et de Znina, avaient été coupés de leur ligne de retraite sur le Sud et séparés, par suite, du gros des forces insurrectionnelles. Aussi, dès le 19 octobre, tous les principaux et notables des Bou-Aïch, des Zenakhra, des Maoucha, des Abadlia,

des Mouïadat, des Oulad Sidi-Aïça-es-Souagui et des Rahman, étaient-ils dans le camp du général Jusuf, lui faisant leurs offres de soumission. Ils étaient, disaient-ils, à bout de patience, de ressources et de forces, et ils ne voulaient pas attendre que leur ruine fût complète pour tenter auprès de lui une démarche que leur eût imposée fatalement, tôt ou tard, la nécessité.

C'étaient les premiers qui revenaient à nous. Le général Jusuf pensa que, pour encourager les soumissions, il était d'une bonne politique de se montrer clément à leur égard. Il leur accorda l'aman, mais sous la condition qu'ils remonteraient sur le champ vers le Nord, et qu'ils resteraient dans leur pays. Le général ne leur laissa point ignorer toutefois que son aman n'était que provisoire, et qu'avant d'être définitif, il fallait qu'il reçût la sanction du Gouverneur général. Il ajoutait que ce pardon ne pouvait concerner que ceux d'entre eux qui n'avaient point de crimes à leur charge.

A la même date, les Oulad-Mokhtar-ech-Cheraga, qui avaient abandonné leurs campements, et s'étaient jetés dans le Djebel Es-Sahri pour faire cause commune avec les Oulad-Naïl, allaient solliciter à Boghar l'autorisation de rentrer dans leur pays.

Le premier coup, nous le répétons, était porté à l'insurrection. D'ailleurs, les nombreuses populations que traînait à sa suite le marabouth étaient dans le plus grand désarroi : repoussées des parages où elles pouvaient trouver l'eau et les pâturages, obligées de fuir à marches forcées, semant leurs troupeaux sur tous les chemins ; leurs chameaux périssant à chaque pas ; les petits ne pouvant suivre leurs mères ; maintenues dans les régions sahariennes — où tout manque — dans une saison où les tribus du Sud viennent réclamer l'hospitalité du Tell ; ces populations, à bout de silos, fatiguées et souffrant de tous les maux ; les femmes, les enfants, les vieillards exténués ; enfin, la misère, mortelle au fanatisme comme elle l'est à l'amour, ayant dissipé les ivresses de l'enthousiasme et de l'entraînement ; d'un autre côté, pas le moindre succès — dans la province d'Alger, — pas le moindre progrès à enregistrer au compte de ce jeune et ardent marabouth, qui s'était fait sa part, et qui ne rêvait pas moins que d'être le maître du Sahara, comme nous étions, disait-il, les maîtres du

Tell ; en outre, le terrible et audacieux Sid El-Ala lui-même, qui avait fait trembler les tribus des Hauts-Plateaux, était resté impuissant dans le Sud de la province centrale : il n'en fallait pas tant pour jeter le découragement parmi ceux que le marabout avait entraînés ou poussés dans la guerre sainte. En effet, grâce à l'habileté et à la sage prudence du général Jusuf, et à sa science de la guerre dans le Sahra, le chef des rebelles n'était point parvenu à lui couper une tête qu'on pût montrer en trophée pour réchauffer le zèle sensiblement attiédi de ceux qui avaient, de gré ou de force, suivi les étendards du nouveau sultan. Aussi, le repentir, les regrets, les déceptions, n'avaient-ils point tardé à envahir cette cohue famélique et pédiculeuse, à laquelle on enlevait le boire et le manger pour elle et pour ce qui lui restait de ses troupeaux. Il est hors de doute que, si ces tribus l'avaient osé, depuis longtemps déjà elles fussent venues nous demander notre pardon ; mais les violents et les compromis par des crimes de droit commun les retenaient malgré elles sous les drapeaux du marabout.

C'est là, évidemment, la véritable manière de faire la guerre dans le Sahra : s'établir successivement sur les eaux et les pâturages, et prendre les tribus par la faim, par la soif, et par l'absence de leurs troupeaux. On peut éviter ainsi de brûler une seule cartouche. En effet, le proverbe arabe dit : « Dans le Sahra, loin de notre pain et près de notre soif. »

Il est certain que c'est le Tell qui fournit le blé aux Sahriens, et que, pendant quatre ou cinq mois de l'année, ils sont obligés de venir paître leurs troupeaux sur les eaux et les pâturages des régions telliennes du sud. Nous savons bien aussi que ce mode de faire la guerre que nous préconisons n'est ni dans nos goûts, ni dans notre tempérament, et que là où il n'y a ni poudre ni sang, — nous l'avons dit, il y a longtemps, pour la première fois, — il ne saurait y avoir de gloire ; nous savons que nous n'appelons pas ça de la guerre, que c'est de la corvée, et pas autre chose, et qu'enfin « nous ne mesurons notre gloire qu'au chiffre de nos morts, » — pas même de ceux de l'ennemi. — Tout cela est fort beau, fort chevaleresque, assurément, en ce sens que cela prouve un superbe mépris de la mort ; et nous

ne voulons point dissimuler que nous-même nous nous sommes longtemps laissé prendre à cette exagération d'un noble et bon sentiment, laquelle, en définitive, n'est qu'un mirage trompeur, un fantôme, de la gloire, si vous voulez, mais de la gloire vide et ruineuse, du gaspillage un peu niais, — qu'on me pardonne ce blasphème ! — Ce qu'il y a de positif, c'est que nous n'entendons rien à l'économie humaine. Que de fois n'avons-nous pas entendu dire par nos camarades, après une affaire où nous avions plus de tués et de blessés que l'ennemi, — circonstance qui, avant l'emploi des armes à longue portée, était malheureusement la règle : — « C'est une très belle affaire pour un tel ; il a eu tant de tués et tant de blessés. » Il n'y était jamais question de ceux de l'ennemi ; il est vrai de dire que la constatation en était fréquemment difficile, les indigènes, quand on leur en laisse le temps, ayant pour principe d'enlever leurs morts et leurs blessés.

Espérons que, plus tard, — quand nous aurons reçu quelque bonne leçon (1), — nous finirons par comprendre que c'est là un métier de dupes, et qu'il y a, en définitive, beaucoup plus de gloire — et partant plus de profit — à être les vainqueurs que les vaincus, et que nous avons tout ce qu'il faut pour nous tenir et nous maintenir dans la première de ces catégories.

Aujourd'hui, — et plus nous irons, plus il en sera ainsi, — le chevaleresque est un anachronisme, et il est d'autant plus dangereux pour nous, que nous sommes à peu près la seule des nations qui le pratiquons encore. On en est autour de nous à la période du positivisme. Quoi qu'il puisse nous en coûter d'abandonner ainsi nos traditions, nous pensons cependant qu'il y a urgence à les mettre de côté, et à être résolument de notre époque.

Le 21 octobre, dès que l'ouad Mzi permit à la colonne de le traverser, le général Jusuf continuait sa route vers le sud, en suivant la marche de l'émigration, qu'il poussait imperturbablement devant lui. La colonne suivit les ondulations du Ras-

(1) Nous rappelons que cette partie de notre livre a été rédigée en 1865, sur des notes prises au jour le jour en 1864.

el-Haouïtha, chaînon isolé s'allongeant en arête dans la plaine, et courant du nord-est au sud-ouest. La colonne fait sa grande halte dans une dhaïa où l'émigration a couché la veille et l'avant-veille, et d'où elle semble s'être divisée en éventail dans les directions sud, sud-est, sud-ouest. A cinq heures, la colonne dressait ses tentes sous les murs du ksar El-Haouïtha.

Le 22, la colonne continuait sa marche dans la direction du sud ; elle rencontre de nouveau les traces de l'émigration qu'elle talonne : celles des gens à chameaux et à moutons sont dirigées vers le sud-ouest, et celles des gens à bœufs du côté du sud-est. Il est évident que ces divers tronçons cherchent à gagner l'ouad Zergoun, l'ouad Mehaïguen et l'ouad En-Nsa.

A dix heures, la colonne arrivait sur la verte dhaïa de l'ouad Msaad ; elle y faisait sa grande halte, et buvait sur ses deux r'dir, pleins à déborder. Elle se remettait en marche à midi, en appuyant fortement vers l'est, et campait à quatre heures sur le r'dir vaseux de la dhaïa de Thin-Safoun.

Le général lance son goum en reconnaissance dans les traces de l'émigration ; il a pu constater qu'elle s'est fractionnée, en raison du peu de ressources que lui présentait la région dans laquelle elle avait été rejetée, en une foule de petits groupes dont la poursuite devenait dès lors sans intérêt ; car il était évident que, réduites à cette dure extrémité, les masses rebelles ne pouvaient manquer, à bout d'approvisionnements, de se détacher peu à peu du marabout, et de venir bientôt solliciter leur pardon et la faveur de rentrer dans leur pays.

Les éclaireurs du général lui apprennent, en même temps, que le marabout, avec ses contingents et les Oulad-Chaïb, et ce qu'il lui restait des Oulad-Mokhtar et des Rahman, s'était rabattu sur l'ouad Zergoun, pendant que les Arbaâ et les Oulad-Naïl avaient gagné l'ouad En-Nsa.

Dans cette soirée du 22, trois tribus des Oulad-Naïl : les Oulad-Oumm-Hani, les Oulad-Si-Ahmed et les Oulad Sidi-Younès, avaient envoyé faire au général des offres de soumission. Ces tribus, que suivaient de près leurs délégués, s'étaient mises en route pour venir implorer leur pardon. Mais le marabout, qui avait eu vent de cette démarche, s'était hâté de lancer sur leurs

traces un de ses goums qui, après une courte lutte avec les cavaliers de ces tribus, les avait rejetées sur l'ouad Zergoun.

Ce commencement de désagrégation des forces du marabout démontrait d'une manière évidente l'inutilité de pousser la poursuite plus au sud. Il eût été dangereux, au contraire, de s'éloigner des environs de Laghouath, et de laisser sans soutien les tribus qui venaient faire leur soumission, et qui avaient été autorisées à se réinstaller sur leurs territoires, au nord de ce poste avancé. Il est aisé à comprendre que, si le général Jusuf eût continué sa poursuite jusque sur l'ouad Zergoun, le marabout n'eût pas manqué — rien ne s'y opposait — de remonter vers le nord pour tomber sur les tribus qui étaient rentrées dans le devoir, et les punir d'avoir abandonné sa cause. Il suffisait au général de croiser aux abords de sa base d'opérations, — Laghouath ou Djelfa, — pour en défendre l'approche aux rebelles, les maintenir dans un pays sans ressources, et faciliter la soumission des tribus des cercles de Boghar et de Laghouath qui désiraient solliciter notre aman.

Les troupes, que huit jours de marches rapides avaient quelque peu fatiguées, éprouvaient d'ailleurs le besoin de prendre du repos ; d'un autre côté, la nécessité de se ravitailler exigeait qu'elles retournassent sur leurs magasins. Le général décide donc que sa colonne séjournera le 23 à Thin-Safoun, et que, le lendemain 24, elle prendra la direction de Laghouath pour s'y réapprovisionner.

A cette date, le calme règne dans tout le Tell de la province d'Alger. Sachant le marabout Sid Mohammed-ould-Hamza et son oncle Sid El-Ala rejetés dans le Sud, les populations du cercle de Tniyet-el-Ahd, qui avaient été quelque peu ébranlées à la suite de l'incursion de ce dernier dans le Tell de la subdivision de Sidi-Bel-Abbas, avaient repris leurs campements d'hiver, et s'étaient mises sérieusement à leurs labours. Du reste, la colonne Liébert, qui était établie à Aïn-Toukria depuis le 19 octobre, assurait pleinement la sécurité des populations du sud de la subdivision de Miliana.

En même temps qu'il fait connaître au général Jusuf, à la date du 24 octobre, qu'il sera le 26 à Laghouath avec un convoi

de vivres, et qu'il se mettra à sa disposition, le colonel Lepoitevin de la Croix l'informe que l'esprit de soumission est revenu dans les tribus de Bou-Saada (province de Constantine), et qu'il tend à se répandre parmi celles des Oulad-Naïl de l'Est. Il ajoute que les tribus qui ont été battues au combat d'El-Atheuf-el-Mekam (Aïn-Malakoff) le 7 octobre, et qui lui ont fait leur soumission, ont presque entièrement rempli les conditions qui leur ont été dictées, et payé leur contribution de guerre.

D'un autre côté, le colonel Seroka, qui avait eu pour mission d'agir contre les Oulad-Aïça, du cercle de Bou-Saada, annonce qu'il avait vu, le 24 de ce mois, se grouper autour de son camp d'Aïn-Er-Rich, plus de 800 tentes de cette tribu, laquelle, pour donner la preuve de la sincérité de sa soumission, lui avait offert spontanément de fournir des moyens de transport à sa colonne.

La pacification du sud-ouest de la province de Constantine était dès lors un fait accompli, et les forces du colonel de la Croix, devenues disponibles, pouvaient être mises sans inconvénient à la disposition du commandant de la division d'Alger. Le Gouverneur général avait d'ailleurs donné des ordres dans ce sens.

Le 24 octobre, la colonne Jusuf prend la direction de Laghouath, et va camper sur la dhaïa de l'ouad Bel-Aroug. Le lendemain 25, elle dressait ses tentes sur un r'dir du même ouad, et à 12 kilomètres de son point de départ. Enfin, le 26, elle arrivait à Laghouath, et établissait son camp au nord de cette oasis.

Un convoi de 120,000 rations, venant de Bou-Saada sous l'escorte du colonel de la Croix, arrivait à Laghouath le 26 octobre. Cette colonne posait son camp auprès de celle du général Jusuf, sous les jardins de dattiers de ce poste avancé. Les deux colonnes séjournaient sur ce point les 27 et 28 octobre.

Une partie des Oulad-Naïl de l'Ouest, nous l'avons vu plus haut, avait fait ouvertement défection, et était allée rejoindre le marabout. Ainsi avaient opéré les Oulad-Sidi-Younès, les Oulad-Si-Ahmed, les Oulad-Sidi-Yahya-ben-Salem, les Reggad, les Oulad-Khenata, etc. D'autres tribus, les Oulad-El-Rouini, les Oulad-Dhya, les Abaziz, etc., étaient restées dans leur pays,

et, sans être absolument hostiles, ne montraient pas moins le plus mauvais vouloir à exécuter les ordres du commandement; en un mot, elles n'obéissaient que peu ou point.

Cette situation ne pouvait cependant s'éterniser. Aussi, le général prescrivit-il au commandant de l'annexe de Djelfa, le capitaine Gibon, de leur enjoindre de se présenter à lui dans le plus bref délai, et de les mettre en demeure de lui prêter leur aide contre les Oulad-Sidi-Aïça-el-Adeb, qui, réfugiés dans les montagnes abruptes qui commandent Gueltet-es-Sthol, interceptaient les communications, pillaient et assassinaient nos courriers. Bien que tous n'aient pas répondu à son appel, le capitaine Gibon n'hésita point cependant à aller demander leur soumission à ces Oulad-Sidi-Aïça, qui paraissaient convaincus que nous ne pourrions les atteindre.

Le commandant de Djelfa organisa une petite colonne composée des Oulad-El-R'ouini, des Sahri, et de quelques cavaliers du Makhzen aux ordres de leur kaïd, et surprit la tribu rebelle, à laquelle il fit éprouver des pertes très sensibles, et qui accepta les conditions qui lui furent imposées. Toutes les tribus douteuses des Oulad-Naïl qui étaient restées sur place se hâtèrent de suivre l'exemple des Oulad-Sidi-Aïça-el-Adeb, et de rentrer dans le devoir.

En même temps que le général recevait la nouvelle de la réussite de l'opération dont il avait confié l'exécution au capitaine Gibon, il était informé que les tribus du cercle de Boghar qui lui avaient fait leur soumission sur l'ouad Mzi, étaient réinstallées sur leurs territoires.

Les Oulad-Mokhtar-ech-Cheraga avaient envoyé à Boghar huit des notables de la tribu, avec le kaïd Ali-ben-Abd-er-Rahman, pour y faire leur soumission.

Toute la région comprise entre Djelfa et Boghar était dès lors pacifiée, et les communications avec le Tell allaient pouvoir être rétablies et définitivement assurées.

Nous avons dit plus haut qu'au moment de se porter sur Sidi-Khalifa, ksar ruiné de la rive nord du Chotth-ech-Chergui, où la présence de Sid El-Ala venait de lui être signalée, le général De-

ligny avait appris par ses éclaireurs que la *daira* (1) de ce chef de l'insurrection, réunie aux tentes des Oulad Sidi-Ech-Chikh, était établie près du ksar de Brizina, et qu'il avait ordonné au général Martineau-Deschesnez de se porter sur ce point pour chercher à la surprendre. Cette opération, comme il fallait s'y attendre, n'avait pas réussi ; la marche de la colonne avait été éventée avant même qu'elle arrivât sur l'Aïn-Sadana, située à 18 kilomètres de Brizina. En approchant du premier de ces points, le 18 octobre, le général Martineau avait pu apercevoir, sur les hauteurs rocheuses qui sont à droite du Kheneg-el-Ar'ouïa, des populations nombreuses qui fuyaient devant lui ; il avait marché contre elles avec une colonne légère ; mais elles s'étaient réfugiées — comme elles le font toujours en pareille circonstance — dans les R'iran-el-Baroud (2) (Grottes de la Poudre), qui sont situées sur le versant sud de l'arête rocheuse dans laquelle est taillée la *Chegga* (fente, crevasse), et le général n'avait pas jugé utile d'aller les y chercher. L'ennemi avait perdu quelques hommes dans cette affaire, et le goum y avait fait du butin. De notre côté, nous avons eu deux Tirailleurs algériens tués et sept blessés, dont un officier. Deux cavaliers du goum avaient été tués et deux autres blessés.

Comme il était devenu dès lors sans utilité de poursuivre la *daira* de Sid El-Ala, qui s'était enfoncée dans l'ouest, le général Martineau était revenu sur Sádana, et il avait repris le chemin de Géryville, où le général Deligny lui donnait de nouveaux ordres.

Dans la province de Constantine, le colonel Seroka, après

(1) Campement d'un chef, où se trouvent réunis sa famille, ses serviteurs, ses clients et ses troupeaux.

(2) L'existence de ces grottes, qu'aucun Chrétien n'avait visitées avant nous, nous fut révélée, en novembre 1854, par le khalifa Sid Hamza, alors que nous étions en expédition avec le général Durrieu, commandant la subdivision de Mascara. Ces grottes, au nombre de quatre, sont vastes, spacieuses, et forment des galeries naturelles à colonnes déchiquetées de stalactites. Elles sont désignées sous le nom de *Grottes de la poudre* à cause du nitre ou salpêtre que les indigènes y recueillent en grande quantité pour la fabrication de leur poudre.

avoir reçu la soumission des Oulad-Aïça, du cercle de Bou-Sâada, s'était établi à El-Ouaâr, sur l'ouad Itel. Cette position présentait l'avantage de couvrir les pâturages des tribus nomades de la province de l'Est, et de permettre au commandant de la colonne de se mettre facilement en relations avec Touggourt, où les forces dont disposait le kaïd Sid Ali-Bey venaient d'être augmentées de 200 cavaliers de choix.

Telle était, à la fin d'octobre 1864, la situation politique dans les trois provinces.

Colonel C. TRUULET.

(A suivre.)